

MERLOT

Reynald Altéma, MD

Lucner Roland Pierre-Marie Barthelemy Astor Valoir boudait toujours la tradition. Ignorant le message peu subtil de son patronyme comme preuve palpable de son origine aristocrate, il avait fait fi du désir paternel pour étudier l'économie au lieu de la médecine et de surcroît d'aller travailler pour l'ONU dans les pays du tiers-monde. Ainsi de 1960 jusqu'à 1990, il avait travaillé comme un cadre technique de cette organisation et avait sillonné l'Afrique du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest. Il avait aussi passé du temps dans des points chauds tels que le Ceylan, maintenant connu comme Sri Lanka, le Timor, hors de l'Afrique.

Lucner retourna au bercaïl après sa retraite. Il retrouva un pays en pleine ébullition, similaire aux chaudrons de son récent passé. Le pays n'était plus celui qu'il avait laissé trente ans plus tôt. Lui aussi avait subi une métamorphose, de jeune svelte en un quinquagénaire doté d'un embonpoint et de favoris bien touffus, une apparence quasiment similaire à un être avunculaire chéri. Toujours un esprit libre et indépendant, il esquiva les groupuscules politiques et s'installa dans la maison de campagne de la famille à Savanne Zombi une zone montagneuse assez fraîche et parfois froide où il s'adonna à aider les fermiers de la zone à acquérir les techniques de l'agriculture biologique et si besoin est à les introduire à l'alphabétisation. Au fait cette habitude d'aider les démunis lui avait attiré des ennuis avec les autorités locales dans son jeune âge, en défiant son père qui ne ressentait un iota de sympathie pour les plébéiens. Pour sauver sa peau, il dut quitter le pays, et l'ONU avait joué un rôle salvateur en lui offrant une protection diplomatique et en lui permettant de réaliser ses rêves d'intervention sociale bénéficiant la communauté.

La vie de Lucner ressemble à une série d'aventures. Il étudia au Chili et lorsqu'il quitta son pays, il alla d'abord en Algérie alors en pleine guerre sauvage pour son indépendance. Ensuite il passa un bon bout de temps entre le Congo et le Sénégal où il rencontra des sommités intellectuelles de son pays vivant en exil, Dorsinville, Brierre, Sixto, parmi d'autres. Aventurier et curieux, il visita le Madagascar, le Zanzibar en maintes fois. Stationné tour à tour à la mission de l'ONU au Malawi, en Rhodésie, maintenant Zimbabwe, en Haute-Volta maintenant Burkina Faso, l'Éthiopie dans la zone maintenant dénommée l'Érythrée.

Dilettante de nature, dès son adolescence, il apprenait toujours quelque chose de nouveau. Tantôt il s'adonnait à la musique et maniait la guitare selon son humeur comme Luiz Bonfá ou comme Frantz Cassés. Tantôt le piano captait son imagination et il voulait imiter Bud Powell. Chargé d'énergie, il cherchait toujours un exutoire pour déverser son trop-plein. En Afrique, la maîtrise de nouvelles langues comme le lingala, le swahili et beaucoup d'autres moulait son esprit comme taillé sur mesure. D'une curiosité à une autre, le verbe des griots en tissant les récits avait exercé une influence profonde sur lui. Leur habilité à raconter des histoires dont l'originalité et la beauté leur assuraient une place immortelle dans la mémoire populaire l'avait impressionné. Particulièrement Sixto, qui se complaisait à tirer des contes du terroir aussi bien que ceux vécus en Afrique l'avait sidéré au point qu'il essaya de l'imiter.

Exposé à tant de pratiques religieuses, il se débarrassa du vêtement catholique pour le remplacer par une attitude neutre envers la religion ou plutôt par une fascination de la tolérance des croyances religieuses surtout après un passage au Bénin, alors le Dahomey, le centre de la tempérance religieuse.

La refonte de son moi se fit graduellement au fil du temps et en différentes directions. Comme le phénomène de l'alliage, son parcours l'avait exposé à une myriade d'us et de coutumes, d'évènements pour le transformer de récipiendaire d'une perspective purement euro-centrique de

notre monde, acquise à l'école à un penseur cosmopolite. Le goût du vin, son bouquet, le grisa la première fois comme étudiant au Chili. Il développa un accro pour la variété merlot. De fil en aiguille, ses compagnons de la faculté le nommèrent d'abord « monsieur Merlot » et ensuite le sobriquet « Merlot » se colla à son être telle une ventouse. Il débita ses meilleures histoires sous l'effet d'un vin merlot et légèrement ébréché. Une fois après avoir absorbé une quantité de merlot, il eut l'audace de raconter dans le style « lodyans » une aventure cocasse vécue au Malawi en présence du maître du style, Sixto. Voici ce qu'il dit :

Le nec plus ultra dans le genre culinaire varie d'un groupe à un autre. La notion de délice gastronomique revêt une couche patriotique proche du chauvinisme. Moi qui vous parle en fis la triste expérience pendant mon séjour au Malawi. La population locale voulait m'honorer comme le premier frère expert envoyé par l'ONU. Pour une telle occasion festive, on organisa un buffet digne d'un pacha. Ma curiosité aidant, je me préparais pour une expérience de Gargantua, faire bonne chère, mais j'ai failli ne faire que du chou blanc. Je fus chanceux et tirai la victoire de la gueule de la défaite. En effet à mon grand étonnement à l'hôtel, on affichait un mets succulent d'agouti, un rat de champs, une source de protéine haut de gamme. Je ressentis une nausée illico à l'idée de manger un tel rodent, associé aux pires maux, dont la peste. Pris dans mes petits souliers, j'essayai de trouver une façon très diplomatique pour esquiver ce repas. Une employée de l'hôtel observa ma réaction et me regarda avec dépit. Gêné, je me suis rendu compte qu'éviter la réception serait une erreur grave et un cas de lèse-majesté de premier ordre. Comme par coïncidence, une émission à la télé parlait de préjugé culinaire. « La haute cuisine française s'enorgueillit de mille et une recettes sur l'escargot, un animal qui rampe sur tous les genres de sols même insalubres. Par contre, on nous fait la leçon sur l'agouti, un rodent certes, mais qui n'existe que dans les champs, loin des immondices. Son cousin en Amérique du Sud, le capybara est consommé régulièrement et cela n'occasionne aucun renfrognement ni d'écarquillement d'yeux ». Je soufflai mot à une autre employée pour exprimer mon appréhension « car je digère mal la viande », comme excuse. « Je vois », dit-elle. « Ne vous inquiétez pas. On vous servira un mets exquis et approprié ». Alors je me souvins d'avoir mangé de ces viandes exotiques lorsque j'étudiais au Chili. Il y avait des Colombiens, des Péruviens et on se partageait des plats indigènes de leurs pays respectifs de temps à autre. J'avais goûté au cochon d'Inde du Pérou, un plat nommé « cuy [prononcé couyi] » et aussi au capybara ; ils étaient délicieux. Un déclic se fit en moi et je compris mon travers culturel. Ce déclic se renforça au fur et à mesure. La célébration fut une belle soirée ; on me reçut avec beaucoup de respect et d'effusion d'amitié. Le mot « frère » revenait comme une rengaine. « Le frère d'outre-Atlantique », une locution chargée de fierté. Tout le monde était bien paru, en boubou pour les hommes, et

en pagne pour les femmes. Le chef de la tribu se présenta en grande pompe. Il vint me saluer personnellement, un geste rare, sinon un accroc au protocole. « Nous sommes fiers et heureux de vous accueillir parmi nous. Considérez-vous comme chez vous parmi nous. Nous sommes membres d'une même famille sur terre ». C'est ainsi que l'assistant du chef s'exprima, suivant la tradition de porte-parole du maître de céans. Avec de telle expression d'appréciation, j'ai dû répondre sur la même ligne, « Je me sens honoré et j'ose espérer que je le mérite et je ferai de mon mieux durant mon passage ici au Malawi pour aider la société en faisant du bon boulot ». Les papilles gustatives de mon palais n'eurent aucune réaction négative aux délicieux mets présentés, le « nisma », un mélange de chou et d'haricots sautés, ensuite les poissons succulents du lac Malawi et le fameux agouti en filet, croustillant, que je demandai moi-même à la surprise de tous. Je dois dire que cela scella les termes d'affection avec les locaux. On me parlera de ce geste en maintes fois pendant la durée de mon affectation à ce pays.

« Un frère authentique, dépouillé de préjugés », on me qualifia en signe de haute estime.

« Pas mal pour une audience francophone. Je me demande si tu peux le faire de façon convaincante pour une assistance créolophone ». Ce fut la réponse unanime du cénacle présent. Lucner, l'homme fier, ne put ignorer un défi, même tendu avec une main gantée. Il retroussa ses manches, aiguïsa son style créole pour présenter cette version dans l'espace de quelques jours :

Afiba yon manje toujou gen bouch ki trouve l bon kou koupe dwèt. Koze manje ki gen bon gou soulve pasyon nan tout nivo, lokal ou nasyional. Mwen te fè eksperyans malouk de bagay sa a nan peyi Malawi yon fwa lè m t ap viv la. Moun nan zòn nan te vle onore m kòm premye espesyalis frè yo ke LONI te voye. Pou sa, yo te vle bay yon kokenchenn kanbiz pou gwo zouzoun. Sa te touche m e m t ap pare pou fè saf, manje vant deboutonnen, men m te manke voye flè. Chans pou mwen, m fè de kabès e m pa t soti vilen. Mwen te pantan lè m te wè yon pankat nan otèl la ki te montre yon plat manje koupe dwèt de yon animal lokal ki rele agouti ki bay yon vyann ak anpil pwoteyin. Alaverite, se kouwè yon gwo rat ki viv nan chan. M te santi yon sèl kè plen pou sèlman panse manje yon wodan konsa, ki te lakòz tout vye maladi, kouwè lapès. Sentre, m t ap chache yon fason pou eskive festen an. Yon jèn fanm anlwaye nan otèl la ki te wè reaksyon mwen te koupe m kout je e te mare bouch li. M te jennen e m te konstate ke evite resepsyon an t ap yon erè mabyal e yon frekansite san parèy. Kòm koensidans, televizyon an te kòmanse yon emisyon sou prejije manje. « Kwizin tulutu an Frans vante tèt li pou yon kantite resèt sou kalmason, yon bèt ki rampe atè, menm lè li sal. Menm yo menm nan vle fè n leson sou agouti, yon wodan se vre, e ki viv an chan e li pa mele ak fatra. Gen tokay li an Amerik di Sid ki pi gwo e ke yo rele « capybara ». Yo manje l tout tan e pa gen okenn kritik sou sa e moun pa pale de kè plen ». M di yon lòt jèn anlwaye

fanm ke m te sou graj « paske m mal pou dijere vyann », kòm eskiz. « M koprann », li te reponn. « Pa enkyete w. Y ap sèvi w yon manje djanm ki ale w ». Se konsa m vin sonje ke m te manje yon seri de vyann ekzotik lè m t ap etidye Chili. Te gen èlèv Kolonbyen, Perivyen, e nou te konn pataje manje lokal peyi yo tanzantan. M te gouste yon pla kochon dend ke yo rele kouyi e Capybara a tou. Yo te gou anpil. Nanm mwen vin pran sans li e m konprann prejije kiltirel mwen an. Bonsans mwen vin pran fòs gout pa gout. Selebrasyon an te swa ; yo te resevwa m avèk anpil respè e lamitye. Mo « frè » a te retounen souvan tankou yon refren. « Frè nou ki sot lòt bò dlo », te yon ekspresyon ki te di ak fyète. Tout moun te chelbè ; gason avèk boubou, fanm avèk « pagne ». Chèf tribi a te vini avèk gwo demonstrasyon. Li te vin salue m, yon jès ki pa t fèt souvan e menm sa te kont pwotokòl la. « Nou kontan e fyèr pou akeyi w pami nou. Santi w kòm moun kay. Nou tout se fanmi sou latè beni ». Se konsa asistan chèf la te pàle, daprè tradisyon de pòt-pawòl de mèt nan zòn nan. Devan yon pil apresyasyon konsa, mwen blije reponn parèyman, « Mwen santi m onore e m espere ke m merite sa e m pra l fè tout sa m kapab pou ede sosyete a pandan mwen isit nan Malawi avèk lafwa ». Bouch mwen pa te gen okenn kont ak pla koupe dwèt ke yo te sèvi yo. Te gen « nisma », yon melanj de chou e pwa sote, epi yon seri de pwason byen epise ki soti nan lak Malawi a e agouti ke yo te filange kou taso. Wi, mwen te mande l e tout moun te sezi. Jès sa a te al nan kè tout moun. Yo raple m sa pandan tout pasaj mwen nan zòn nan. « Yon frè otantik, san prejije », yo te kalifye m pou demontre estim yo pou mwen.

« Pas mal », fut la réponse unanime. Cela encouragea Merlot dans sa nouvelle passion de conteur. Pour arrondir les angles en vue de raffiner le produit final, il dut s'enquérir auprès des griots locaux. Il apprit les rudiments de leur technique et le rôle des proverbes. Il s'immergea dans la lecture de ces contes et proverbes. L'écriture des contes devint ainsi son nouveau violon d'Ingres. Revenu au bercail, il continua sa passion pour les contes en écoutant les griots locaux raconter les contes le soir dans le noir, selon la tradition, à des enfants médusés par ces êtres fantasmagoriques ou simplement les récits de Bouki et de Malis. Dix ans plus tard, durant un séjour à Montréal visitant sa sœur, il eut l'agréable surprise de rencontrer des anciens camarades de classe qui déclamaient quelques contes de Sixto. Ils lui ont demandé de raconter une histoire de son vécu dans les terres étrangères. Merlot refusa à plusieurs reprises, mais finalement obtempéra après plusieurs verres de merlot. Ce récit vaut la peine d'être écouté ou d'être lu.

J'ai eu tant d'aventures que je pourrais écrire plusieurs tomes. La topographie, la faune et la flore du Madagascar seulement mériteraient un espace spécial. Que dire du Zanzibar et du Congo ? Cependant, de toutes les expériences que j'ai vécues, il existe deux qui m'ont touché beaucoup. La première est quelque chose inouïe. J'étais dans le sud de l'Afrique et je faisais la navette entre La Rhodésie, maintenant Zimbabwe et le Botswana. Au Botswana, je supervisais un programme de microcrédit. Un des participants un jour se présenta et me remercia. « Votre programme a fait toute une

différence dans ma vie. Je vous saurais gré de venir chez moi pour un diner avant votre départ ». En essayant de m'amadouer, il partagea ce proverbe, « Si vous voulez marcher vite, faites-le seul, mais si vous voulez aller loin, alors marchez ensemble ». Noblesse oblige, j'acceptai l'invitation. Arrivé à la maison, je rencontrai une surprise après une autre. Le menu offrit la viande d'antilope avec le choix entre la version crue ou rôtie ; naturellement, la version rôtie fut mon choix et le gout fut savoureux. La plus grande surprise fut après le repas. « En guise de remerciement ultime, je vous offre la couche de ma femme pour la soirée ». J'ai dû me taper, car je ne crus pas mes oreilles. En réponse à mon ahurissement, il me déclara : « Dans notre culture, ceci représente l'ultime compliment ; on partage ce qu'on a de plus précieux ». « Je vous remercie pour votre gentillesse, mais j'ai trop de respect et d'affection pour mon épouse pour pouvoir coucher avec une autre femme ». Avec cette réponse, je pris congé de mon hôte. Ce pays détient un faible respect pour les femmes et reste en tête de liste pour la transmission du VIH. Ma deuxième expérience toujours dans ce pays, fut une rencontre avec une étudiante qui se plaignait de la pratique de la mutilation génitale d'une jeune fille, d'une façon crue, sans de l'anesthésie et commise par des femmes âgées pour continuer une tradition. Je ne peux pas comprendre ces deux coutumes. Je ne peux pas imaginer mon père offrant ma mère à un homme en guise de remerciement ni ne peux considérer la possibilité de laisser mutiler ma fille. Cela me bout le sang en y pensant.